

Corps à corps : une ethnologie des combats de boxe ordinaires

Autor(en): **Beauchez, Jérôme**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia**

Band (Jahr): **14 (2009)**

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1007319>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CORPS À CORPS: UNE ETHNOLOGIE DES COMBATS DE BOXE ORDINAIRES

ABSTRACT: FIGHTING BODIES: AN ETHNOGRAPHY OF ORDINARY BOXING MATCHES

In the light of a pugilistic show whose media setting illuminates a micro-world of champions, this paper offers an ethnographical perspective on ordinary boxing matches. While the ethnography of these hand-to-hand combats and their locations - many boxing galas that took place in France and Germany will be examined - shows all the social levels involved in the combats, their depiction is intensified by discovering the background of carnal sociality through which individual fighting figures are sketched.

Mots-clés: Ethnologie · Combats de boxe ordinaires · Corps à corps · Socialité charnelle

JÉRÔME BEAUCHEZ

«Moi, j'ai l'impression qu'il y a le monde des boxeurs et des entraîneurs – c'est-à-dire le monde de ceux qui «mettent de leurs couilles» –, et le monde des organisateurs, des promoteurs, qui eux mettent de l'argent. [...] C'est un monde de spéculation: on ne donne rien, on cherche à gagner, on ne mise pas de soi, mais des autres.»

Boris, boxeur amateur aux Gants d'Or, Strasbourg

En contrechamp d'un spectacle pugilistique dont les scènes médiatiques enluminent un micro-monde de champions affrontés sur fond de tractations financières plus ou moins interlopes, cet article propose une ethnologie des combats de boxe ordinaires. Adoptant une perspective en termes de monde social (Strauss 1992: 269-282), il s'attache par conséquent à pénétrer celui des petits «galas» de boxe qui, à la périphérie des grands combats, constituent autant de creusets du corps à corps, où une majorité de pugilistes anonymes vient apprendre le métier des poings¹. Peu doués aux mains senestres, et pourtant armés d'un courage carnassier, ou virtuoses du crochet un tantinet paresseux du jeu de jambes, pendant près de quatre années (1999-2002)

je me suis appliqué à ethnographier leurs expériences du ring. Engagé dans une observation participante auprès d'un groupe de pugilistes de la banlieue de Strasbourg, j'ai donc commencé par fréquenter les gymnases bas-rhinois, et particulièrement celui des Gants d'Or où je m'entraînais quotidiennement. De l'Amérique du Sud aux Antilles, en passant par les différentes latitudes africaines et l'île de la Réunion, ce petit monde de boxeurs se composait à la façon d'un corps-diaspora; un ensemble dont les diversités résonnaient des mêmes expériences. Celles des présences conjointes au gymnase, découpées sur le fond d'une «double absence» (Sayad 1999) vécue à l'entre-deux des quartiers de l'exil strasbourgeois, où certains s'abîmaient dans la dureté d'ici et la perte de là-bas (Beauchez 2003: 249-256).

Articulé à ce corps de boxeurs comme l'un de ses membres, j'en ai donc peu à peu compris les tensions et les «raisons de faire». Les unes comme les autres m'ont dès lors amené hors du gymnase: vers les scènes des combats en public qui confèrent un sens aux rudesses, ainsi qu'à tous les efforts consentis lors des entraînements. Ce sens du corps à corps, ou cette signification sociale de l'expé-

¹ Pour l'exemple français, sur les 5354 boxeurs qui composent l'espace pugilistique national (cf. les «statistiques annuelles des comités régionaux 2006/2007» publiées par la Fédération française de boxe), moins de 5% des trois cent dix-sept professionnels peuvent espérer vivre des gains de leurs combats. Pour tous les autres, majoritairement ouvriers ou agents de services, la qualité de professionnel de la boxe doit donc se comprendre comme un «travail à-côté» (au sens de Florence Weber 1989). Payé entre 80 et 150 euros le round, selon l'expérience du boxeur et l'enjeu du combat, ce salaire d'appoint agrémenté tout au plus leur quotidien.

rience du ring vécue du point de vue des pugilistes ordinaires, constitue l'objet de cet article appliqué à proposer une «explication interprétative» (Geertz 2002: 30) de la situation de combat. C'est dire qu'à partir des dizaines de galas observés entre France et Allemagne, et des centaines d'oppositions qui s'y sont déroulées (en près de quatre années j'ai vu une moyenne de dix galas par an, soit environ cinq cent quarante combats), le principal enjeu de ce travail consiste à saisir la part significative du regard que les boxeurs portent sur leurs affrontements. Selon une formule rendue célèbre par Clifford Geertz, il s'agira donc non seulement «d'entendre leurs entendements» (2002: 10), mais encore de décrire toute la densité de leurs engagements, afin de comprendre comment la situation de combat peut se construire en tant qu'événement autour de cette configuration à la fois élémentaire et mouvante que forment deux pugilistes opposés sur la toile d'un ring. Débutée dans les moments précédant l'affrontement, puis continuée entre les cordes, au plus près des combattants, pour finir face aux juges-arbitres et à l'énoncé de leurs verdicts, cette «description dense» (Geertz 1973: 5-10) des combats de boxe ordinaires nous inclinera à percevoir toute la profondeur des oppositions. Comme nous le verrons, celles-ci échappent aux seuls corps affrontés pour étendre le jeu et les enjeux des poings à tout un ensemble de participants présents-absents du ring, à l'exemple du public et des boxeurs non-combattants venus au gala pour soutenir et conseiller quelqu'un parmi leurs coreligionnaires pris dans la lutte. Tous ces participants indirects aux oppositions – auxquels il convient d'ajouter les entraîneurs et les organisateurs de galas dont les rôles seront précisés – trament une structure invisible d'interactions à laquelle s'articulent les figures bien visibles du corps à corps. En montrant comment opère cette articulation entre l'expérience vécue du ring et ses différents «cadres d'interprétation» (Geertz 1973: 9), nous espérons densifier d'autant la description ethnographique des luttes. Ainsi formulée, cette hypothèse de la «profondeur du jeu» (Geertz 1973: 432-442) nous invite dès lors à considérer l'événement du gala comme une totalisation, ou le moyen idoine d'analyser l'enchaînement des corps constitutifs d'un spectacle pugilistique surdéterminé par l'ensemble de ses acteurs. De là, il devient possible d'interroger à nouveaux frais le rôle spécifique des boxeurs, leur perception ainsi que leur pouvoir de définition des situations de combat.

C'est dire qu'à partir de cette construction liminaire de l'objet d'étude, les visées de celle-ci montrent deux orientations complémentaires. D'abord, il s'agit d'apporter des données empiriques concernant un monde social tout à fait méconnu: celui des boxeurs ordinaires qui, depuis les

petits galas français ou allemands, construisent les réalités d'une pratique pour le moins éloignée des grands événements pugilistiques. Ensuite, partant de ses localisations européennes, cet article entend précisément renouveler les modèles d'analyse des combats de boxe ordinaires, jusqu'alors essentiellement produits par les sciences sociales en référence au cas étasunien (Sugden 1996: 56-88; Wacquant 2000: 149-230; Rotella 2003). Tandis que ces modèles seront mobilisés dans la perspective d'une première étude ethnologique des façons d'éprouver la situation de combat entre France et Allemagne, une certaine rupture épistémologique sera néanmoins marquée vis-à-vis d'autres travaux qui envisagent les affrontements pugilistiques comme autant de théâtres modernes de la «violence» (Rauch 1992; Sheard 1997). Si «une phénoménologie de la pratique montre son objet» (Rauch 1992: 284), alors celui-ci ne saurait être d'emblée réduit à l'imposition d'une telle catégorie *a priori*. Conçue en amont de la recherche, elle n'exprime jamais que le pouvoir de celui qui nomme (l'historien, le sociologue) sur celui qui est nommé (le boxeur pris dans ses combats). Préserver le credo phénoménologique de la suspension de tout *a priori* dans un mouvement de retour aux choses mêmes (voir notamment Husserl 2001: 35) reviendra donc ici à n'opérer aucune réduction de l'agir pugilistique à un quelconque concept projeté du dehors sur l'explication des combats. À l'inverse, ceux-ci seront décrits, puis expliqués de l'intérieur non comme la métaphore d'une sorte de malaise dans la civilisation (Sheard 1997: 33-34) ou la culture (Rauch 1992: 25-26), mais plutôt comme une manière privilégiée d'entrer dans l'organisation sociale des galas, au plus près des boxeurs ordinaires qui les animent en chair et en poings.

LE CORPS DES BOXEURS TEL QU'IL SE DONNE

Saverne, France, samedi 29 janvier 2000. Nassim boxe ce soir. Son adversaire est un pugiliste de Saint-Lô. Professionnel chevronné, il a disputé l'an dernier la finale du championnat de France. Une victoire sur cet adversaire plus capé que lui serait donc du meilleur effet pour la carrière du boxeur strasbourgeois. À 30 ans passés, il ne lui reste d'ailleurs plus beaucoup de temps pour la couronner d'une importante victoire. Cela dit, malgré l'enjeu du moment, l'homme affiche une certaine décontraction. Enveloppé par les siens – ceux des Gants d'Or, qui forment autour de lui une façon de peau protectrice de ce corps que tous investissent – Nassim passe de l'un à l'autre, plaisante, serre des mains et ne cesse pas de toucher les membres de sa «famille pugilistique», comme s'il lui fallait toujours éprouver leur présence par le maintien d'un contact

tactile². D'ailleurs, j'entre moi-même dans la spontanéité de cette effervescence collective et lui adresse chaleureusement tous mes encouragements. Comme les autres, j'ai droit à un large sourire accompagné d'une franche tape sur l'épaule. Peu après, je glisserai à Mohand, un jeune professionnel des Gants d'Or qui se tenait tout à côté: «Ça va, Nassim a l'air plutôt *cool*; il semble pas trop stressé...»

Mohand: «Tu sais, il a du métier: plus de quarante combats <pro>. Mais crois-moi, il est stressé. Il le gère mieux maintenant qu'au début quoi. C'est pour ça qu'il est pas seul aussi. C'est très important de pas laisser un boxeur seul avant un combat. Il faut toujours l'entourer. Sinon, il gamberge tu vois. Et ça c'est pas bon, quand tu commences à te poser des questions... C'est hyper important de sentir les gars toujours autour de toi avant le combat. Dans les vestiaires, partout, tout le temps: un boxeur doit jamais être seul!»

Marquée d'une grande conviction, l'exclamation de Mohand me renvoie aussitôt à une autre sentence bien souvent relayée par les membres des Gants d'Or. En prolongement des devoirs du corps qui viennent d'être pointés au sens d'un entourage obligatoire du combattant, elle soutient que de toutes les façons «seul, t'es pas boxeur». Au-delà du face-à-face, c'est dire qu'en dépit de la solitude visible de chacun des opposants, l'un comme l'autre est lui-même un «commun» (Sartre 1985: 28). Puisqu'un véritable entrelacs de relations sociales rattache chaque boxeur à ses adversaires passés, aux salles d'entraînement et, surtout, au groupe de pugilistes qui l'a forgé puis porté jusqu'au ring, au moment de l'affrontement il en vient en effet à «totaliser» ce groupe, c'est-à-dire à l'incarner (Sartre 1985: 36-37). Tandis que cette idée de totalisation renvoie les boxeurs à l'ensemble du travail social dont ils sont les produits, elle évoque par là-même cette forme particulière d'*être-pour-soi* sociologique (Simmel 1999: 398) qu'ils constituent avec leurs partenaires réguliers d'entraînement. Car c'est bien là, dans le secret du corps et de ses techniques, que les habiletés individuelles s'extraient du creuset de forces et de volontés que tous composent sous l'autorité de l'entraîneur et des pugilistes les plus expérimentés (Sugden 1996: 69; Wacquant 2000: 99-103; Beauchez 2003: 243-248; Heiskanen 2006: 483-484). Si les détails de cette construction sociale ne nous concerneront pas ici, il n'en demeure pas moins que l'obligation faite à chaque pugiliste d'un indéfectible don de soi tout au long de sa formation explique la

forme même du contre-don qu'il reçoit de la part de ses compagnons de salle au moment de combattre en public; alors qu'il a donné de son corps à l'entraînement, c'est un corps prêt au combat que le boxeur accompli obtient en retour³. Un corps ritualisé dans la représentation collective qu'en donnent les membres du groupe, comme ceux des Gants d'Or, présents autour de Nassim qu'ils touchent, maintiennent et accompagnent jusqu'au moment de l'affrontement. Et c'est bien pour cela qu'au seuil du combat, sur le dernier chemin conduisant des vestiaires au ring, cette peau protectrice collectivement enveloppée autour de celui qu'on appelle à lutter ne se défait pas. Au contraire, elle renforce sa trame. Ainsi la plupart des boxeurs se trouvent-ils portés au cœur et par le chœur des leurs jusqu'à la toile du ring, où ils incarneront la force de ce collectif charnel, le «corps des boxeurs», qui semble vivre et s'étendre au-delà d'une simple juxtaposition de ses membres.

Ce corps articulé aux concordances des luttes intimes, Nassim l'incarnera ce soir-là de la plus belle manière qui soit: celle de la victoire. Par l'ensemble de ses gestes, elle s'est du reste infiltrée et même prolongée dans la chair des siens qui l'ont spontanément associée à chacun de leurs mouvements. Tandis qu'ils mimaient symptomatiquement les actes du combat de Nassim au bas du ring, tous souffraient et s'élançaient de concert avec lui. Cette «excitation mimétique» des membres (Elias 1994: 54) a par conséquent exulté, à l'annonce du résultat, avec toute la satisfaction d'une preuve de valeur collectivement retirée de l'affrontement. Bien sûr, cette preuve par corps a d'abord été conquise par Nassim. Mais tout en lui, depuis les regards qu'il visait avec insistance dans ceux de ses partenaires de salle, jusqu'à ses bras qu'il ne cessait de lever avec eux dans une sorte d'échange continu des signes de la victoire, indiquait qu'il leur offrait son moment de gloire en partage. Prolongeant cette phrase de Boris, boxeur amateur aux Gants d'Or, il semblait leur dire: «c'est grâce à tous les pains que vous m'avez mis dans la gueule! Tu progresses, je progresse, on progresse: c'est comme ça que ça marche». La leçon d'une telle proposition, comme celle des rituels de cohésion que nous venons de décrire, reste donc qu'un boxeur n'est jamais seul qu'en apparence face à un adversaire vraisemblablement aussi «nombreux» que lui. Montrer toute cette épaisseur sociale du combat revient dès lors à densifier sa description par la découverte du fond de socialité charnelle sur lequel se découpent les figures individuelles de la lutte.

² Sur cette sensation du groupe comme «peau» partagée dans l'épreuve communément ressentie, voir notamment Anzieu (1999: 46-58 et 239-242).

³ Cette description des formes, inséparablement organiques et sociales, du «donné» et du «reçu» dans la formation des pugilistiques emprunte évidemment aux idées développées par Marcel Mauss dans son célèbre «Essai sur le don» (1995:143-279).

CORPS À CORPS: UNE RYTHMIQUE DE LA PEAU ET DES AUTRES

Neuenkirchen, Allemagne, 4 mars 2000, 17h30. La pesée a lieu dans une pièce exiguë; on y arrive après avoir franchi l'enfilade de vestiaires qui s'étire sur toute la longueur du grand gymnase municipal. Il y aura seize combats. Resserés dans cet office borgne afin d'y être évalués par la masse, ça fait donc trente-deux corps entassés: tout un entrelacs de vie nues pressées autour d'un verdict énoncé au gramme près. D'ailleurs ces grammes, on les cherche du regard, on les jauge à vue pour en extraire la possibilité d'une incarnation de l'adversaire: serait-ce lui? Ou peut-être cet autre là-bas, qui paraît ruminer on ne sait quelle colère? On verra bien... 26 ans chacun, tous deux amateurs, Boris et Mehdi sont au poids: respectivement 57 et 75 kg. Ensemble, ils concentrent la Martinique et le Maroc version Gants d'Or sur ces deux corps officiellement déclarés prêts au combat.

Une vraie opposition...

22h30. Après de longues heures d'attente et d'échauffement dans l'entre-soi des vestiaires, Mehdi se présente sur le ring. Tout engoncé dans sa courte silhouette râblée, il semble caparaonné dans une gangue de muscles et de concentration impossible à pénétrer. Son adversaire russe, dont l'expérience pugilistique s'étend à cent vingt-huit combats – contre à peine vingt pour Mehdi – entend pourtant bien s'en charger. Placidement, il écarte les cordes du ring et pénètre à son tour l'aire d'affrontement. Premier échange agonistique: Mehdi soutient le regard adverse sans effort. Les deux sont à présent face-à-face. Tout de suite, le Russe s'échappe. Plus grand que Mehdi, il maintient la distance et tente de l'attirer dans ses poings. Tel un torero à la geste cyrillique, il provoque son adversaire, cherchant à l'entraîner dans une charge désordonnée. Là, au cœur du *kairos* ainsi créé, il le surprendra par la soudaineté d'un contre destiné à placer en banderille quelque uppercut ou crochet meurtrier. Mais rien n'y fait. Mehdi voit clair dans son jeu. Depuis sa garde hermétiquement verrouillée, il se contente d'élancer de vives mais prudentes percées dans les nodosités pugilistiques tressées par le Russe. Les rares ouvertures laissées par Mehdi se referment alors aussitôt que les brèves séries de coups ont été dispensées. Puis l'étrange flamenco, riche et léger, reprend ses droits. Les minutes s'égrènent. Deux reprises passent et la stratégie du Russe s'essouffle face à l'entêtement tactique de Mehdi. Celui-

ci prend d'ailleurs confiance en lui; une confiance qu'il semble retirer à l'autre, qui s'affadit. Ainsi Mehdi ose-t-il les coups, lâchant maintenant de très beaux enchaînements corps-face. Le Russe est malmené, mais l'audace du Français vient peut-être un peu tard pour emporter la décision. Fin de la troisième reprise; le combat est allé à son terme⁴. C'est le poing du Russe que l'arbitre lèvera. A cela, rien à redire. En dépit de la défaite annoncée, il s'agirait même plutôt d'une victoire pour les Gants d'Or si l'on compare les «stocks de connaissances» (Berger et Luckmann 1996: 61) et d'expérience pugilistiques des deux boxeurs. Mehdi s'est montré dur; il a résisté, incarnant le verbe comme une véritable devise du corps...

... et une fausse défaite qui font deux victoires

23h30. C'est au tour de Boris d'entrer en lisse. Il arrive sur le ring le regard vide. Son appréhension est forte. Tout en déposant le tabouret de coin, Luis, l'entraîneur des Gants d'Or, le scrute en biais. Il semble d'autant plus inquiet qu'il connaît bien son boxeur. Par deux fois l'année passée, Boris a perdu des combats pourtant menés de bout en bout. Toujours le même scénario: avide d'issues expéditives, il fond sur son adversaire, lequel, dans la débâcle, élance ce que les boxeurs appellent un dernier contre «à l'agonie». Ces coups chargés de l'énergie du désespoir, dopés par une ferme intention de survivre, sont aussi redoutables que redoutés. Ne visant précisément aucune cible repérée sur le corps de l'autre, ils commencent donc leur course à l'aveugle pour venir brutalement s'écraser sur un boxeur en plein élan de succès... Les deux fois, Boris a ainsi été coupé net dans ses avancées: frappé de plein fouet, étendu pour le compte, K.O. Il veut donc à tout prix rétablir l'échange symbolique avec la soudaineté de cette mort métaphorique dans le sens de sa valeur confirmée, et non plus infirmée par quelque malheur de boxeur. Il désire tant gagner qu'une fois encore Luis redoute l'ardeur de sa volonté. L'Allemand qui lui sera opposé semble d'ailleurs des plus rugueux. Taillé à la serpe dans une sorte de granit musculeux, l'effet de contraste avec la stature longiligne de Boris souligne d'autant sa sveltesse. Premier round. Boris prend des coups. Au bas du ring, Luis trépigine, se détourne, lance ses bras en l'air, puis revient percer la scène du combat d'un œil passionné. Boris se reprend. Il semble se diffuser tout entier dans son corps de boxeur qu'il anime maintenant de fort beaux enchaînements percutés entre le corps et le visage de son adversaire. Celui-ci accuse les coups. Soudain, et contre toute attente, Boris décide de

⁴ Au moment de l'enquête, la plupart des combats amateurs étaient encore disputés en trois reprises de trois minutes (3x3). Une évolution du «code sportif de la boxe amateur style olympique» fixe désormais leur durée réglementaire à quatre reprises de deux minutes (4x2). En comparaison, les boxeurs professionnels s'affrontent en 4x3 pour les débutants, 6x3 ou 8x3 pour la plupart des combats ordinaires, et enfin 10x3 ou 12x3 pour les rencontres de haut niveau national ou international.

se précipiter pour l'hallali; c'est bien trop tôt! L'Allemand a encore de la ressource: il contre brutalement. Boris est rudement touché. Tandis qu'il chancelle, Luis fulmine et ne résiste que difficilement à l'envie de briser le tabouret de ring qu'il vient de saisir entre ses mains. Gong.

«Mais putain, tu vas faire ce que je te dis?! Arrête de te jeter! Travaille! Pourquoi tu le suis? Tu le cadres, tu donnes ta série et tu sors! Et encore, et encore: tu coupes la route et tu frappes! Comme à la salle! Le K.O. viendra s'il doit venir; mais si tu le cherches, c'est toi qui seras couché... Tu le sais très bien! Alors travaille, fais mal et te jette pas!»

Luis appuie ses dernières injonctions d'un regard galvanisant. Boris est reparti à l'assaut de l'Allemand. Il mesure ses mouvements, applique les directives de l'entraîneur et touche durement. Pendant les deux rounds qui suivront, il sculptera ainsi un nouveau portrait au jeune homme adverse. Ouvragé dans le genre boursoufflé, Boris en poursuivra la correction par touches successives jusqu'à la fin du temps réglementaire, sans plus jamais se précipiter dans les périlleux desseins d'une victoire avant la limite. Luis est satisfait. Plutôt confiants, nous attendons le verdict. A la surprise générale, les juges décident de lever le bras de l'Allemand! C'est un vol flagrant et toute la salle se met à huer le soi-disant vainqueur visiblement portraiture en perdant. Luis refuse de descendre du ring; il garde son boxeur à ses côtés. Les sifflets ne laissent pas de déchirer l'air. Soudain, le *speaker* annonce un changement de décision: Boris est déclaré vainqueur à l'unanimité des juges, qui ont refait leurs comptes... S'ils avaient tenté de favoriser leur compatriote, la victoire de Boris demeurait cependant si évidente aux yeux de tous que même le public germanique l'avait aisément reconnue et manifestée. Tel un quatrième homme sur le ring, il s'était alors emparé d'une décision qu'il venait de changer. A Boris de savourer la confirmation de sa valeur publiquement démontrée.

VERDICTS:

COMMENT ON NÉGOCIE L'INTELLIGIBILITÉ DE LA LUTTE

Les scènes de combat dont nous venons de livrer une description ethnographique détaillée illustrent, chacune à leur manière, deux aspects parmi les plus fondamentaux

de l'intelligibilité des luttes pugilistiques observées dans le contexte des galas ordinaires. Alors que le premier situe cette intelligibilité du point de vue des boxeurs, il montre comment une défaite – en l'occurrence celle de Mehdi face à un adversaire plus expérimenté – peut être perçue par les pairs comme une victoire, au regard des qualités de vaillance et d'intelligence stratégique manifestées dans l'adversité. Quant au second, il attire notre attention sur la facture du verdict en tant qu'elle échappe aux seules conséquences de l'action des boxeurs. En dehors du K.O. qui constitue une décision sans appel, c'est en effet aux juges officiels de statuer sur l'issue des combats à partir d'une évaluation raisonnée des productions gestuelles de chacun des combattants⁵. Cela dit, privilégier un boxeur plutôt qu'un autre en raison de son appartenance locale – comme dans le cas de Boris affrontant un Allemand en Allemagne –, puis mesurer l'issue finale du combat à l'aune des réactions du public, sont autant d'attitudes qui prennent à contrepied le principe d'un choix rationnel du vainqueur, et inscrivent couramment le comportement des juges, de même que l'officialité de leurs décisions, dans la trame d'une négociation où l'agir des pugilistes sert de fond à toute une versatilité de figures empiriquement distribuées entre possibilités de victoire et éventualités de défaite. Comprendre les logiques sociales de cette distribution dans le «contexte de négociation» (Strauss 1992: 260) que constituent les galas de boxe ordinaires fera donc tout l'objet de cette partie, où le regard des boxeurs sur l'issue des combats sera objectivement situé dans la hiérarchie des interprétations qui font et défont leurs carrières.

Expériences de boxeurs, regards officiels et enjeux d'organisateur

Du point de vue des boxeurs et de leurs entraîneurs – le plus souvent d'anciens pugilistes, à l'instar de Luis, l'entraîneur des Gants d'Or – la performance se situe avant tout dans la tenue de soi affichée sur le ring. Si l'on a fourni une belle boxe (i.e. une boxe activée aux antipodes de la rixe, techniquement dense) et que l'on s'est montré rude, acrimonieux, mais tout à la fois maître de soi dans la lutte, même en cas de défaite, la «face» est préservée. En revanche, si l'on a fait montre de pusillanimité, ou que l'on a brisé les cadres de la «déférence» implicitement exigée à l'égard de l'adversaire, en l'insultant voire en adoptant une attitude par trop provo-

⁵ Concrètement, cette évaluation s'effectue au moyen d'un système de points, distribués aux boxeurs en fin de reprise et consignés par les juges sur leurs bulletins de pointage. En boxe professionnelle, tandis que le vainqueur de chaque round se voit attribuer la note maximale de 10, son opposant reçoit une évaluation dont l'infériorité est indexée à l'ampleur de la domination subie au cours de la reprise. Si cette dernière a été âprement disputée, la note du perdant sera donc proche de celle du vainqueur, et inversement. En boxe amateur, le principe de la note maximale attribuée au meilleur boxeur en fin de reprise demeure, mais celle-ci est calculée sur 20 points et selon des critères qui diffèrent de ceux employés pour juger la boxe professionnelle. Ici, le nombre de coups portés prime sur leur efficacité constatée, si bien que le boxeur amateur distribuant le plus de coups réguliers remportera le combat en dépit de la potentielle inefficacité de ses attaques.

catrice, la défaite ou la victoire sont entachées d'un manquement à l'honneur spécifique du combattant, lequel, au-delà de l'éventuelle sanction du public, reçoit celle, intraitable, du groupe de pairs⁶. Ainsi est-il arrivé à Luis de refuser qu'un boxeur des Gants d'Or monte dans sa voiture pour rentrer d'un gala où il avait manifestement démerité; cette mesure prophylactique apportant la preuve qu'au regard de l'entraîneur la «honte du corps» était dès lors partagée à la façon d'un mal dont il convenait d'éliminer la source.

Quant à la facture du jugement qui, au-delà des rhétoriques corporelles de l'honneur pugilistique, inscrit officiellement victoires et défaites au palmarès des boxeurs, elle indique l'existence de tout un réseau d'influences diversement exercées sur les arbitres et les juges. L'enquête ethnographique a en effet montré comment l'objectivité de ces derniers se trouve socialement construite par différents types d'intérêts, depuis les leurs (globalement compris en termes de gains financiers et de notabilité) jusqu'à ceux des organisateurs de galas. Afin de bien comprendre comment la rencontre sociale des uns (les juges-arbitres) et des autres (les organisateurs de galas) constitue le maillage des pouvoirs au travers duquel se décide une part de l'identité des combattants victorieux, il faut donc commencer par garder à l'esprit que, dans le contexte des galas de boxe ordinaires, le corps des juges-arbitres se compose d'agents bénévoles. Ceux-ci sont généralement recrutés dans une aire géographique qui les place à proximité de l'endroit où ils doivent exercer. Pour une zone d'activité pugilistique donnée, on aura donc toutes les chances de retrouver très régulièrement les mêmes juges-arbitres officiant auprès des mêmes organisateurs de galas. S'ils ne perçoivent, au titre de traitement financier déclaré, que le remboursement de leurs frais de déplacement, ces officiels bien connus des organisateurs n'en sont pas moins dûment «accueillis»: c'est-à-dire qu'ils sont officieusement rémunérés par les seconds pour leurs prestations. Tandis que la moyenne des accords situe les gains pour une soirée à environ 400 euros (le règlement de ces sommes se faisant toujours en liquide et de la main à la main), un petit ajout à l'enveloppe initialement prévue, une chambre d'hôtel correcte et un bon dîner sont alors autant de stratégies usuellement employées par certains organisateurs, impliqués dans la carrière de tel ou tel boxeur du cru, pour se garantir leurs faveurs.

Ainsi, les finances et la notabilité locale des officiels se trouvent-elles travaillées comme autant de petites grandeurs accordées aux gains d'importance sociale que visent

les organisateurs de réunions. Concentrés sur leur «zone de manipulation» (Berger et Luckmann 1996: 35-36), ces gains établissent localement leur réputation. C'est dire qu'elle les érige peu à peu en notables d'un monde pugilistique dont ils représentent les sociétés, tout en garantissant leur possibilité d'existence publique. Organiser un gala, lorsqu'on est à la tête d'un club, d'un comité départemental ou régional de boxe, c'est en effet constituer l'indispensable scène sur laquelle viendra se découper la possibilité d'un réseau de relations sociales. Depuis les sponsors que l'on trouve parmi les commerçants et les petits entrepreneurs locaux, jusqu'aux juges-arbitres qu'il faut recevoir et aux cadres de réunion que l'on se doit de fidéliser, c'est tout le réseau local d'une sorte d'aristocratie ouvrière intéressée à l'art pugilistique du corps à corps qu'un bon organisateur de gala devra mobiliser. Par lui passeront divers ordres de pouvoirs spécifiques aux mondes de la boxe ordinaire. Des pouvoirs matériels et symboliques qui permettront aux organisateurs de se concilier les faveurs de tel juge-arbitre, voire de tel *speaker* ou journaliste sportif localement connu et reconnu. Des pouvoirs, aussi, comme celui de négocier auprès des managers les meilleurs adversaires pour ses pugilistes: c'est-à-dire les moins dangereux, parce qu'*a priori* moins bons, ou moins soutenus que le champion local. Si ce dernier représente l'accomplissement de sa société, il est donc par là même investi de toutes les attentes du réseau qui l'a produit. Il conviendra donc, autant que faire se peut, de réduire l'incertitude quant aux résultats de ses combats.

*«On a notre conscience pour nous»,
ou le verdict du corps senti*

Pour autant, ces remarques ne tendent pas à affirmer que tous les affrontements sont joués d'avance; ce qui reviendrait à céder par trop facilement au mythe du combat truqué. Simplement, lors de cas litigieux, la balance du jugement penchera d'autant plus aisément en faveur du boxeur ainsi soutenu. Et c'est bien là que se situe tout l'art du négoce, puisqu'il s'agit bien, pour les organisateurs qui le pratiquent, de soutenir leur champion auprès des juges sans jamais franchir concrètement le pas de l'arrangement, lequel serait aussitôt dénié par tous, fût-ce dans le secret des conversations précédant les galas. Quant au pugiliste non soutenu, il lui reste bien une chance de l'emporter, mais elle est nettement plus maigre que celle de son concurrent. Ainsi pourrions-nous citer une foule de déclarations attestant de ces faits et marquant clairement la quasi impossibilité, pour un quelconque boxeur, de gagner «à l'extérieur»

⁶ Telles qu'elles apparaissent dans ces analyses, la «préservation de la face» et la «tenue de la déférence» sont des notions empruntées au lexique d'Erving Goffman (1974: 9-42 et 43-85).

(i.e. chez son adversaire) à partir du moment où il ne parvient pas à «coucher» ce dernier (i.e. à le mettre K.O.)⁷. Dans ce cas, force est de constater que les dés paraissent quelque peu pipés et que les rhétoriques corporelles de l'honneur pugilistique semblent au moins malmenées. Là encore, nous retrouvons nos pistes d'explication concernant les différentes façons d'interpréter victoires et défaites, selon les positions occupées dans et en-dehors des rings. Pour les boxeurs, «bien perdre», lorsque de toute façon gagner était impossible, sera donc, selon les cas, synonyme de victoire tout au moins reconnue par les pairs. Des phrases telles que: «On a notre conscience pour nous: il sait et je sais très bien ce qui s'est passé [il] étant bien sûr l'adversaire» marquent alors le dépit du boxeur se sentant floué, ainsi que la position qu'occupent les combattants dans la lutte pour la définition légitime de la victoire, position dominée puisqu'elle échappe bien souvent à leurs codes. Tandis que ces derniers signifient l'interprétation des luttes par ceux qui les incarnent, leurs lectures des affrontements données à la manière d'un verdict du corps senti n'ont en effet aucune valeur institutionnelle d'objectivité, puisqu'elles n'émanent jamais que des sujets du combat, ou des membres de leur corps: les entraîneurs et les autres boxeurs.

CONCLUSION: LE CLOU DU SPECTACLE

En d'autres termes, si la construction de la réalité des luttes opérée par les pugilistes eux-mêmes a pour véritable empire le ring, où s'échafaude et s'exprime la «vérité» de leurs expériences, la construction sociale de la situation de combat les confronte quant à elle inmanquablement – et au-delà de l'épreuve de l'affrontement – à d'autres façons et d'autres versions des réalités pugilistiques. Des façons et des versions ouvragées, cet article a tenté de le montrer dans le contexte des galas ordinaires, par différents acteurs du «monde de la boxe», lesquels participent de tout un ensemble d'espaces connexes à celui des boxeurs (l'espace des organisateurs, des officiels, des managers et ainsi de suite). A partir d'une description ethnographique de cas concrets, l'analyse a donc mis en évidence les logiques sociales qui président à l'articulation de ces espaces. Partie du corps des boxeurs pour aboutir aux cadres d'interprétation de leurs luttes, elle s'est ainsi efforcée d'en restituer l'«intelligibilité», c'est-à-dire la «densité» (Geertz 1973: 14). Une densité d'acteurs, de cadres d'interprétation et de signes qui font les verdicts tout en inscrivant les ges-

tes du combat, ou les rhétoriques corporelles de l'honneur pugilistique, dans les nécessités d'une expression publique dominée par les enjeux spécifiques à l'organisation des galas. Centre de toutes les attentions, les pugilistes, gonflés à bloc par l'envie de faire brasiller l'éclat des coups dans tous les regards, n'y sont jamais que le «clou» d'un spectacle qu'ils intègrent au fur et à mesure de leurs mises en scène. En clou *du* spectacle, ou en clou *de* spectacle, c'est selon, ils viennent là, le corps et la chair galvanisés, sachant bien qu'on leur tapera dessus. Poing par poing, ce sont d'ailleurs eux, les pugilistes, qui font tenir tout l'édifice de la boxe comme mise en scène publique, inexorablement rivetée à leurs corps combattants.

Des corps comme celui de Nassim, rencontré au seuil du ring alors que ses compagnons d'entraînement l'enveloppaient littéralement, ritualisant ainsi le passage des coulisses à la scène du gala. Par ce transport collectif des émotions et des attentes de tout un groupe, le combattant «se charge de la force des autres» (Boris) au moment même où il s'apprête à mesurer la sienne à l'aune des quatre boules de cuir dont les rencontres corps à corps sculpteront la figure du combat. Ici les habiletés des pugilistes, produits de ce long réglage des corps tressé de toutes les patiences laborieuses qui font la boxe dans les salles d'entraînement, s'abandonnent tout entières à l'issue d'un jugement dont chacun des combattants espère se faire le héros. Partant, lorsque le verdict des juges supplante celui du ring et des corps sentis, il laisse parfois aux boxeurs – à l'instar de Boris engagé dans le combat contre son adversaire allemand – l'impression d'avoir été spoliés ou, selon leur propre expression, «volés». De toute cette incertitude quant au verdict, dont nous avons détaillé les conditions d'élaboration, il reste donc que le seul espace peu ou prou maîtrisé, ou tout au moins décidé par les combattants est celui de l'échange symbolique avec cette mort métaphorique portée par l'Autre le plus significatif: l'adversaire. Dans sa lutte prudente face à un opposant bien plus expérimenté que lui, Mehdi a d'ailleurs bien montré comment chaque geste exécuté sur le ring s'amplifie du risque de K.O., ce simulacre de mort prompt à surgir par le tranchant des coups de poing glissés par en bas, virevoltés par le dessus ou simplement assénés là, tout droit. Du point de vue des boxeurs, faire face à l'adversité en toute dignité, c'est alors accepter l'épreuve des corps adversaires et, si gagner s'avère impossible, être tout au moins capable de «bien perdre». Ce qui signifie retirer des risques assumés,

⁷ Cette façon particulière de rendre les décisions en faveur du combattant local est à ce point classique dans le monde pugilistique qu'on la connaît aux Etats-Unis sous l'appellation de *hometown decision*; à ce propos, voir notamment Sugden (1996: 83), Wacquant (2000: 190-192) et aussi Rotella (2003: 53-65).

des coups esquivés ou encaissés, le gain symbolique d'un renforcement social de son «charisme de guerrier» (Weber 1995: 321), attesté devant le public et les pairs.

D'une telle «passion du risque», avec ses rituels ordaliques d'affrontement où l'on vient prouver sa légitimité d'exister en tant que boxeur (Le Breton 2000: 53-61), nous avons voulu montrer l'épaisseur: le contexte social des galas, avec toute sa densité d'actions symboliques et d'acteurs. Cela dit cette épaisseur, gagnée dans les détails de l'événement, n'est jamais que celle d'un moment où les corps s'affrontent devant le public et les juges. En ce sens, elle ne permet pas d'interroger l'arrière-fond d'exis-

tences ou les trajectoires de boxeurs qui, par tout l'entrelacement des expériences vécues sur les rings et ailleurs, mènent aux figures de la lutte (à ce sujet, voir notamment Beauchez 2009). Au-delà de cet article, compléter la «description dense» de l'expérience du ring vécue du point de vue des pugilistes ordinaires pourrait ainsi consister à saisir les biographies des combattants, afin de les mettre au miroir de leurs affrontements et de répondre plus pleinement à la question du «genre d'hommes» que sont les boxeurs. Une question qui croise nécessairement les perspectives d'analyse et dont les réponses constituent, selon Clifford Geertz (1973: 16), les termes toujours pluriels de la recherche ethnographique.

BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU Didier

1999 (1975). *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*. Paris: Dunod (Psychismes).

BEAUCHEZ Jérôme

2003. «L'empreinte du poing dans la quête des identités. Une salle de boxe entre émergences et médiations du lien social», in: Manuel BOUCHER, Alain VULBEAU, *Émergences culturelles et jeunesse populaires. Turbulences ou médiations?* p. 241-258. Paris: L'Harmattan (Débats Jeunes).

2009 (à paraître). «Dans l'éclat de l'Autre: boxer comme on éprouve son étrangeté». *Revue des sciences sociales* 42 (Étrange étranger).

BERGER Peter, LUCKMANN Thomas

1996 (1966). *La construction sociale de la réalité*. Paris: Masson/Armand Colin (P. Taminioux, trad.).

ELIAS Norbert, DUNNING Eric

1994 (1986). *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris: Fayard (J. Chicheportiche et F. Duvigneau, trad.).

GEERTZ Clifford

1973. *The Interpretation of Cultures*. New York: Basic Books.

2002 (1983). *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*. Paris: Presses universitaires de France (Sociologie d'aujourd'hui; D. Paulme, trad.).

GOFFMAN Erving

1974 (1967). *Les rites d'interaction*. Paris: Minit (Le Sens commun; A. Kihm, trad.).

HEISKANEN Benita

2006. «On the Ground and off: The Theoretical Practice of Professional Boxing». *European Journal of Cultural Studies* 9(4): 481-496.

HUSSERL Edmund

2001 (1931). *Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie*. Paris: Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques; G. Peiffer et E. Levinas, trad.).

LE BRETON David

2000 (1991). *Passions du risque*. Paris: Métailié (Sciences humaines).

MAUSS Marcel

1995 (1950). *Sociologie et anthropologie*. Paris: Presses universitaires de France (Quadrige).

RAUCH André

1992. *Boxe, violence du XX^e siècle*. Paris: Aubier (Histoires).

ROTELLA Carlo

2003. *Cut Time. An Education at the Fights*. Chicago / London: University of Chicago Press.

SARTRE Jean-Paul

1985 (1958, inachevé). *Critique de la raison dialectique. 2. L'intelligibilité de l'histoire*. Paris: Gallimard (Bibliothèque de Philosophie).

SAYAD Abdelmalek

1999. *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris: Seuil (Liber).

ARTICLES LIBRES

SHEARD Kenneth G.

1997. «Aspects of Boxing in the Western «Civilizing Process»». *International Review for the Sociology of Sport* 32: 31-57.

SIMMEL Georg

1999 (1908). *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*. Paris: Presses universitaires de France (Sociologies; L. Deroche-Gurcel et S. Müller, trad.).

STRAUSS Anselm

1992. *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*. Paris: L'Harmattan (Logiques sociales; textes réunis et présentés par Isabelle Baszanger).

SUGDEN John

1996. *Boxing and Society. An International Analysis*. Manchester: Manchester University Press (Sport, Society and Politics).

WACQUANT Loïc

2000. *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille: Agone (Mémoires sociales).

WEBER Florence

1989. *Le travail à-côté. Etude d'ethnographie ouvrière*. Paris: INRA/EHESS.

WEBER Max

1995 (1921). *Economie et société. 1. Les catégories de la sociologie*, Paris: Plon (Agora; trad. sous la dir. de Jacques Chavy et d'Eric de Dampierre).

AUTEUR

Auteur de différents articles et d'une thèse inédite sur la condition de boxeur – *L'empreinte du poing dans la manufacture de soi. Pour une anthropologie réflexive du corps pugilistique* (2007) –, Jérôme Beauchez est actuellement post-doctorant à l'UMR 7043 de Strasbourg où, tout en poursuivant ses recherches auprès des boxeurs, il participe à l'enquête *AlimAdos* sur les habitudes alimentaires et l'image du corps des adolescents (un projet soutenu par l'A.N.R. et le Cniel).

UMR7043 Cultures et sociétés en Europe, Maison interuniversitaire des sciences de l'homme d'Alsace,
5 allée du Général Rouvillois CS 50008, F-67083 Strasbourg cedex
Jerome.Beauchez@misha.fr